



Dire sans dire à l'âge classique : entre langage gestuel et surcodage

Hélène Leblanc

► To cite this version:

Hélène Leblanc. Dire sans dire à l'âge classique : entre langage gestuel et surcodage. Dire sans dire: stratégies obliques Journée " Jeunes chercheurs " sous l'égide de la Société d'Études Anglo-Américaines des XVIIe et XVIIIe Siècles, la Société Française d'Études du XVIIIe Siècle, l'UMR IRHIS, avec le soutien de CÉCILLE et d'ALITHILA (SEAA XVII-XVIII, SFEDS, EA CECILLE, EA ALITHILA, UMR IRHIS), Mar 2011, Lille - Charles de Gaulle - Lille 3, France. <http://1718.fr/wp-content/uploads/2012/01/JJCLEblanc.pdf>. hal-00669086

HAL Id: hal-00669086

<https://hal.science/hal-00669086>

Submitted on 11 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**" DIRE SANS DIRE À L'ÂGE CLASSIQUE :
ENTRE LANGAGE GESTUEL ET SURCODAGE "**

Hélène LEBLANC

Université Charles de Gaulle - Lille 3

L'étude des stratégies obliques dans le discours semble privilégier une analyse littéraire ou historique : l'oblique est un principe esthétique et rhétorique, souvent inséré dans une pratique de contournement liée à un contexte historique particulier. C'est un art de la duplicité intuitivement opposé à l'analyse rationnelle. Cet article, visant une contextualisation théorique globale, propose de remettre en question cette opposition intuitive et attirera pour cela l'attention sur la recherche philosophique, au sens large, portant sur les possibilités de dire sans dire à l'âge classique.

Il est curieux de constater que cette période peut assez paradoxalement être qualifiée, d'une part, d'âge de la transparence et, d'autre part, d'âge du code, voire du surcodage. Michel Foucault, dans *Les Mots et les choses*, définit ainsi le langage classique comme " transparent à la représentation " ¹. L'âge classique, plus précisément la seconde moitié du XVII^e siècle, période qui sera l'objet de cette étude, est, en effet, caractérisé par un idéal de clarté dans l'expression : le désir d'un langage qui représente clairement le discours intérieur des idées, la recherche d'une langue universelle, parfois identifiée au langage gestuel. Mais c'est aussi la période de la guerre de Trente Ans, période de censure politique à contourner, de conversions multiples et de revirements religieux, de stratégies complexes dans la vie de cour.

On mettra ce balancement en lumière en focalisant l'attention sur les textes théoriques ayant pour objet le langage dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Il s'agit de rendre visible le palier épistémologique que constituerait cette courte période ². Le balancement évo-

¹ Michel Foucault, *Les Mots et les choses*. (Paris : Gallimard, 1966) 93.

² On pourra considérer que cette période s'ouvre avec la *Grammaire* et avec la

qué sera ramené à une opposition. On examinera, d'une part, la réflexion sur le langage gestuel qui s'inscrit dans une recherche de transparence – on se référera ainsi au *Discours physique de la parole* de Cordemoy, à la *Chirologia* de Bulwer, aux textes de Sheridan sur l'élocution. On s'intéressera, d'autre part, aux projets de langues artificielles et universelles (stéganographies, polygraphies, cryptographies, pasigraphies³) liés au contexte historique mouvementé, à l'abandon progressif du latin (surtout chez les Anglais), à l'égyptologie naissante, à la fascination pour des langues dont on sonde les différences (idéogrammes, hiéroglyphes). Seront évoqués les textes de Cave Beck, de Joachim Becher, d'Athanase Kircher, de George Dalgarno et de John Wilkins, ainsi que ceux de leur prédécesseur Francis Lodwick. Il s'agit de montrer comment ces réflexions, portant sur deux modes apparemment opposés de « dire sans dire », peuvent se ramener à un même changement dans l'attitude par rapport au langage. Cette posture se caractérise, d'abord, par la méfiance. Elle considère le langage comme un obstacle. La réaction qui s'ensuit est de prétendre, par le mécanisme prédominant, atteindre à un contrôle de la communication, ce qui mène pas à pas à l'idée (qui semble aujourd'hui évidente) que la pensée n'est pas séparée du langage, que l'on ne peut penser sans signes.

Contourner l'obstacle qu'est le langage

La première attitude qui rassemble ces deux comportements opposés est celle de la méfiance par rapport au langage et par rapport aux signes en général, qui pousse à la recherche d'un langage qui ne

Logique de Port-Royal (respectivement en 1660 et en 1662) et qu'elle se clôt avec les *Fundamenta calculi ratiocinatoris* de Leibniz en 1688. On entend par palier épistémologique le passage (qui n'inclut pas en soi l'idée de progrès) d'une certaine configuration du savoir à une autre (savoir dans sa totalité ou tel ou tel champ du savoir, ici celui dont l'objet est le langage) : apparition de nouveaux concepts ordonnés à de nouvelles problématiques, de nouveaux objectifs et applications du savoir. Ce passage est souvent déclenché par la découverte (ou redécouverte) d'un nouveau corpus de référence (auteurs sur lesquels on s'appuie, contre lesquels on réagit) et se manifeste par un renouvellement du champ des métaphores et des exemples.

³ On trouve ces termes, néologismes grecs construits aux XVI^e et XVII^e siècles, dans les titres de ces mêmes projets de langue universelle : les stéganographies et les cryptographies sont les écritures cachées, secrètes ; les polygraphies et les pasigraphies sont les écritures universelles, permettant la communication entre locuteurs de langues différentes. Les unes comme les autres sont arts du codage et du déchiffrement.

trompe pas, un langage où règne la transparence. Il s'agit d'éviter les pièges de la rhétorique, de la polysémie, les dangers liés à l'absence de définition claire et précise des mots, ce que les auteurs de cette époque répètent, de Port-Royal jusqu'à Locke. Cette méfiance se manifeste sous deux aspects : la réflexion sur le langage du corps comme retour à un moyen de communication plus naturel et les tentatives d'invention de langues universelles.

Historiquement, l'intérêt pour le langage gestuel est contemporain de la découverte de nouvelles terres, en particulier à travers la réflexion développée à partir du mode premier de communication entre les explorateurs du Nouveau Monde et les Sauvages⁴. Ce thème vient remplacer peu à peu la question scolastique du langage sans médiation des anges, que décrivait Thomas d'Aquin⁵. Cette réflexion théorique, ancrée dans une expérience historique, éclaire également l'évolution des récits de voyages vécus du XVI^e siècle vers les récits de voyages utopiques – plus ouvertement théoriques – des XVII^e et XVIII^e siècles et, à l'intérieur de ces récits, le passage des langues observées aux langues imaginées, construites⁶.

L'intérêt pour le langage gestuel est rapidement incorporé aux réflexions théoriques sur le langage. Dans la préface du *Discours physique de la parole*, Cordemoy écrit :

Parler n'est en général autre chose, que de donner des signes de sa pensée, j'observe quelques uns de ces signes, les premiers que je considère, sont ces mouvements d'yeux ou de visage, et ces cris, qui accompagnent ordinairement les différents états du corps [...] le meilleur moyen qu'on ait de faire entendre ce qu'elle [l'âme] souffre, est de ne pas contraindre le visage, les yeux ni la voix ; je remarque aussi que cette façon de s'expliquer est la première des

⁴ Voir Umberto Eco, *La Ricerca della lingua perfetta nella cultura europea* (Roma-Bari : Laterza, 1996) 187.

⁵ Ce thème conserve une certaine importance. Cordemoy y consacre, par exemple, un chapitre du *Discours physique de la parole*.

⁶ Voir, à ce sujet, Alain Pons, " Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Les Grammairiens, Vairasse et Foigny ", *Revue de littérature comparée* 12 (1932) : 500-32 et " Les Langues imaginaires dans les utopies à l'âge classique ", Collectif, *Le Mythe de la langue universelle*, numéro double monographique de *Critique* 387-88 (1979) : 720-35. Qu'il suffise d'évoquer Cyrano de Bergerac, Foigny, Swift, que l'on n'étudie pas ici. Notons seulement ce passage du récit réel au récit utopique comme un signe d'une théorisation du problème de la communication avec les peuples exotiques.

langues, et la plus universelle, puisqu'il n'y a point de nation qui ne l'entende⁷.

Dans un premier temps, le langage du corps, plus précisément du visage, est considéré comme plus naturel : il suffit de ne pas contraindre son propre corps. Il est aussi plus primitif, dans un sens méthodologique d'abord – c'est le premier langage à être évoqué par Cordemoy, le plus évident –, et dans un sens chronologique – celui qui advient en premier à l'homme, la langue originelle. C'est, enfin, le mode de communication le plus universel : il est compris de tous les peuples. Ce langage est défini comme le signe donné par l'homme innocent pour exprimer sa pensée, signe qui réduit la médiation à son minimum, signe, enfin, institué par Dieu lui-même⁸. Ceci ne constitue, cependant, que le premier mouvement. Le texte poursuit, toujours à propos de l'expression corporelle : " Mais en même temps j'observe que la malice des hommes l'a rendue la plus trompeuse de toutes "⁹. Faut-il penser que ce langage du corps pré-babélien reste marqué par le péché originel ? Peut-être plus simplement ce langage est-il marqué par une ambivalence exacerbée : le signe le plus naturel, en un sens le plus sacré (institué par Dieu lui-même) a été corrompu par l'homme et est devenu le signe le plus trompeur.

Il existe cependant des auteurs pour lesquels le langage gestuel constitue réellement une solution pour parer aux pièges du langage. Ainsi John Bulwer, dans sa *Chirologia* (1644), présente le langage naturel de la main comme moyen d'échapper à la confusion babélienne. Il s'agit d'un retour à une langue originaire et universelle.

Il faut, pourtant, noter que le mythe de la langue adamique tend, au XVII^e siècle à disparaître pour faire place aux projets de construction de langues universelles, artificielles, philosophiques. Le rêve d'une langue parfaite a une longue histoire qui regroupe des tentatives très diverses. Celles de l'âge classique revêtent des carac-

⁷ Gerould de Cordemoy, " Préface ", *Discours physique de la parole*, 1677 (Stuttgart : F. Frommann, 1970). L'ouvrage reprend la question cartésienne de savoir comment il est possible pour un homme d'avoir la certitude que les corps semblables au sien ont une âme.

⁸ Remarquons que Cordemoy a besoin de concevoir le signe comme institué par Dieu car il ne conçoit le signe que d'institution. C'est aussi à cause de cela qu'il insistera sur le fait que, même en ce qui concerne le signe naturel, il n'y a aucune ressemblance entre le signe et l'idée qu'il représente (entre une larme et la tristesse).

⁹ Cordemoy, " Préface ".

téristiques liées à la conception sémiotique du langage et au " mentalisme " hérités de la scolastique¹⁰. Elles acquièrent plus factuellement leur originalité à travers le recueil et l'étude d'écritures inconnues jusqu'alors. Le premier XVII^e siècle découvre ainsi les hiéroglyphes, les écritures amérindiennes et chinoises¹¹. Il est tentant de voir, dans cette approche fascinée des idéogrammes, une des causes de l'émergence de l'idée de langue universelle conçue comme caractéristique réelle, qui exprime l'essence même des choses et qui opère par combinatoire, exactement comme un idéogramme combine plusieurs unités de sens, idées élémentaires.

La plupart des projets de langue universelle proviennent des îles britanniques. Plusieurs facteurs d'explication sont susceptibles d'être proposés. On pourra évoquer la distance des Anglais par rapport à la langue latine, à cause de son étrangeté structurelle, d'une part, à cause de son assimilation à l'Église catholique, d'autre part¹². Mais, surtout, l'anglais est (beaucoup plus visiblement que d'autres langues) constitué par l'apport d'envahisseurs successifs. Enfin, c'est une langue qu'à l'époque personne ne parle. Les Anglais connaissent, en revanche, diverses langues, en particulier le français et l'italien. On peut, donc, leur supposer une conscience aiguë de la diversité des langues et un désir d'universalité.

Jean-Pierre Sérís, dans *Langages et machines à l'âge classique*, fournit une liste des ouvrages mentionnant dans leur titre un tel projet¹³. On retiendra particulièrement les noms de George Dalgarno (*Ars Signorum* [1661]) et de John Wilkins (*An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* [1668]), ainsi que celui d'Athanase Kircher (*Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta* [1663]) qui illustre le versant plus hermétique

¹⁰ Mentalisme selon lequel, pour résumer, les différents langages parlés sont la traduction d'un discours intérieur, d'un langage mental qui est le même pour tous les hommes.

¹¹ Un des premiers projets de langue universelle est celui de Jean Douet, *Proposition présentée au Roi d'une écriture universelle, admirable par ses effets, très utile à tous les hommes de la terre*, en 1627. Il se réfère au modèle chinois comme exemple de langue internationale. Voir Eco 172.

¹² Certes, en Angleterre comme dans le reste de l'Europe, les langues classiques et, au premier chef, le latin, sont étudiés dans toutes les écoles ; et les écrivains anglais, pour indiquer le degré de culture de leurs personnages (ou l'absence criante de culture de personnages secondaires) utilisent régulièrement le latin comme pierre de touche.

¹³ Jean-Pierre Sérís, *Langages et machines à l'âge classique* (Paris : Hachette, 1995) 168.

de ces projets. Ces langues sont fondées sur l'idée, exprimée par Francis Bacon dès 1605, de " caractères réels ", qui, au lieu de renvoyer à des lettres ou à des mots, renvoient à des choses ou à des notions¹⁴. Il s'agit, en somme, de faire l'économie du signe langagier, par la mise en place d'un alphabet de notions fondamentales, d'exprimer plus directement la chose ou l'idée sans médiation, dans une adéquation parfaite entre le signe et ce à quoi il renvoie. Une place à part doit être faite à Francis Lodwick (*A Common Writing* [1647]), qui fait figure de prédécesseur et dont l'originalité est de partir non de substantifs mais de schémas d'actions. Il est ainsi le seul à ne pas fonder sa langue parfaite sur une nomenclature¹⁵.

Deux paliers épistémologiques principaux au sujet de la langue universelle seront repérés pour ce qui concerne la période considérée ici. Il y a, d'abord, et ceci a été évoqué précédemment, le passage de l'idéal nostalgique d'une langue mère pré-babélique, voire adamique, mythique et sacrée, à l'idéal, certes utopique, mais pragmatique et réformateur, d'une langue universelle et artificielle à construire. À l'excès de contenu des langues sacrées se substitue la recherche d'une langue scientifique, où l'expression s'accorde parfaitement avec son contenu¹⁶. Il s'agit de proposer un nettoyage, une thérapie du langage, de balayer ce qui est venu l'encombrer : fausses idées, embellissements rhétoriques inutiles et trompeurs, sources d'ambiguïté. Le second palier est celui qui mène du langage crypté (cryptographies, stéganographies) à un langage universel (pasigraphies). Ce passage peut s'opérer de façon exemplaire chez un même auteur. Ainsi, John Wilkins commence par écrire le premier traité de cryptographie en langue anglaise (*Mercury* [1641]) et proposera, une vingtaine d'années plus tard, son projet de langue philosophique universelle (*An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* [1668])¹⁷. Il faut distinguer à ce sujet – en dehors de l'entreprise de grammaire générale et raisonnée qui se situe à part – les projets visant à la communication entre locuteurs de langues différentes et les langues philosophiques *a priori*, réduites à une graphie qui se veut le parfait reflet d'une mathématique de la pensée.

Le problème, on s'en doute, est que ces langues universelles,

¹⁴ Francis Bacon, *The Advancement of Learning*, 1605, cité par Séris 178.

¹⁵ Eco 280.

¹⁶ Voir Eco 237.

¹⁷ Voir Séris 176.

dont le but était justement de simplifier le langage, seront d'un maniement extrêmement complexe, lourd et rigide¹⁸. La langue universelle, en admettant qu'elle soit réalisable, n'est évidemment que la langue de quelques-uns et, en cela, un nouveau code. Ces projets constitueront pour cela une cible de parodie privilégiée¹⁹. De même, le langage du corps retombe fatalement sous le coup de la méfiance : d'une part, parce que l'on peut toujours tromper, manipuler par la maîtrise des signes du corps (ils constituent une part de la rhétorique), d'autre part, parce que le corps étant ce qui nous oblige à user du langage (si nous étions de purs esprits, nous n'en éprouverions pas la nécessité), l'expression gestuelle nous renvoie encore plus radicalement, matériellement, à notre besoin d'une médiation.

Une tentative de contrôle mécanique de la communication

Le but du langage gestuel, comme des langues universelles, est de surpasser l'obstacle que constitue le langage ordinaire, pollué ou malade. Mais ces tentatives ne feraient que redoubler la médiation, la rendre plus opaque. La deuxième attitude caractéristique de l'âge classique est le mécanisme²⁰, qui constitue, en ce qui concerne le fait langagier, la méthode prônée en vue d'un contrôle efficace de la communication.

Du côté du langage gestuel, le mécanisme est illustré, en particulier, par le courant élocutionniste où l'on assiste à une systématisation du geste à des fins rhétoriques²¹. Initié par John Bulwer en 1605, ce courant connaît un succès particulier jusqu'au XVIII^e siècle. Le geste est une expression naturelle, commune à tous les hommes, à laquelle il faut accorder une place dans l'art de la rhétorique, ce qui passe, en particulier, par la lexicalisation de ces gestes. Ainsi se tordre les mains correspond à une douleur excessive. Plus curieusement, frapper brusquement sur la main gauche avec la droite est une déclaration d'erreur²². Cette lexicalisation aboutit forcément à une mécanisation du geste : chaque signifiant doit avoir un signifié

¹⁸ Ce sera le cas de toutes les langues universelles, y compris l'espéranto.

¹⁹ Voir, par exemple, Sir Th. Urquhart, *Logopandectiesion ; or, An Introduction to a Universal Alphabet* (1653) cité par Séris 168.

²⁰ Foucault 70.

²¹ Voir, à ce sujet, J. Eric Frischhertz, " Laurence Sterne's Treatment of a New Mode of Discourse : Nonverbal Communication in *Tristram Shandy* ", *The Age of Johnson : A Scholarly Annual* 8 (1997) : 255-78.

²² John Bulwer, *Chirologia ; or, The Natural Language of the Hand and Chironomia: or, The Art of Manual Rhetoric*, cité par Frischhertz 258.

agréé, comme s'il s'agissait, plus que de rendre une part de naturel à la rhétorique, de faire entrer une gestuelle expressive dans un mécanisme codifié, afin d'évincer toute ambiguïté. Le but est de permettre au rhétoricien de contrôler son expression, en incluant la part gestuelle. Mais le courant élocutionniste possède également un versant, illustré en particulier par Thomas Sheridan, qui vise l'uniformisation et le contrôle de l'expression de la masse (création d'écoles d'élocution, abolition des accents régionaux). Enfin, certains, comme John Henley, iront jusqu'à développer une théorie esthétique du geste fondée sur des principes empruntés aux mathématiques. Les traités élocutionnistes donneront, bien sûr, lieu à une abondante littérature parodiant leur surcroît de précisions.

L'idée même de langue artificielle témoigne d'un désir évident de contrôler la communication. Dans la langue commune un locuteur (quand bien même ce serait le roi du plus puissant royaume) ne peut introduire de nouveaux mots, changer les significations suivant son caprice. L'inventeur d'une langue artificielle s'instaure, en revanche, comme législateur. Il est l'ingénieur de ce langage. On ira jusqu'à parler de "logotechnie"²³. Au cœur de cette ingénierie, le paradigme du calcul qui permet de penser, d'imaginer le langage à créer, vient témoigner de cette conception mécanique du langage. Le thème est omniprésent, de Descartes à Leibniz. Le langage doit être mécanique, semblable à un calcul afin de rendre toute erreur impossible. Les langues artificielles sont, d'ailleurs, on l'a vu, des langues de scientifiques (seul le projet de Lodwick est un projet destiné au monde marchand). Les écritures chiffrées sont également une méthode, pour les savants, de publier leurs découvertes, tout en les protégeant²⁴. Mais ce même paradigme du calcul rend ces langues difficiles à manier, d'abord parce que dresser une liste d'éléments primitifs rend complexe l'expression d'une chose nouvelle : le néologisme y est quasiment impossible ; ensuite, parce que le système de notation y est toujours des plus pénibles à manipuler²⁵. La décomposition, l'abréviation du raisonnement qui vise à une transparence parfaite entre l'expression et son contenu, entraîne souvent un allongement intolérable de l'énonciation.

²³ Séris 170.

²⁴ Séris 174.

²⁵ Il en va de même pour les tentatives de formalisation de la prononciation, qui sont, cependant, plus rares, les langues artificielles étant, en général, destinées à être des écritures universelles.

"Toute l'activité raisonnante des hommes s'accomplit par le moyen de certains signes ou caractères" ²⁶

Le mécanisme apparaît comme une étape nécessaire qui fait passer de la conception d'un langage parallèle à la pensée, à l'idée que l'on pense déjà forcément avec des mots. Il est, en quelque sorte, ce qui exacerbe le parallélisme entre discours intérieur de la pensée et langage, jusqu'à le rendre intolérable et jusqu'à ce que, finalement, pensée et langage finissent par se rencontrer. Entre ces deux conceptions se place le modèle mécanique du calcul, l'idée intermédiaire que l'on ne peut penser sans signes, ces signes incluant les signes mathématiques. Le langage-calcul devient le nouvel idéal qui trouve son expression la plus aboutie chez Leibniz : on peut surpasser les obstacles présentés par le langage ordinaire en réduisant et en universalisant le raisonnement comme un calcul.

Mais l'émergence de l'idée que l'on ne peut penser sans signes n'a pas lieu seulement à travers la pensée philosophique mécanique sur le langage et le corps. Elle trouve de nombreuses voies d'expression. Elle se développe, en particulier, à travers la réflexion pédagogique sur les moyens de communication des sourds et muets²⁷. Cette question, qui se reposera au XVIII^e siècle avec une orientation sociale plus marquée²⁸, affiche, au XVII^e siècle, une forme théorique, bien qu'elle commence à affirmer ses intentions didactiques et pratiques (dès 1620, l'Espagnol Juan Pablo Bonet écrit *Reducción de las letras y arte para enseñar a hablar los mudos*). La communication des sourds et muets est un exemple paradigmatique pour penser la relation du corps et de l'âme, du langage et de la pensée. Elle constituera, pendant longtemps, une justification pratique de la

²⁶ Gottfried W. Leibniz, *Fundamenta calculi ratiocinatoris*, GP, VII, 204, cité par Sérís 210 : " *Omnis humana ratiocinatio signis quibusdam sive characteribus perficitur* ". Voir aussi " nous avons besoin des signes non seulement pour communiquer nos opinions aux autres, mais aussi comme auxiliaires de la pensée elle-même " (*Unvorgreifliche Gedanken, betreffend die Ausübung und Verbesserung der Deutschen Sprache*, D VI B 6-51).

²⁷ On pourrait esquisser un glissement depuis la réflexion théologique sur le mode de communication des anges – sans corps, donc, sans nécessité de recourir au langage – jusqu'à la communication entre les explorateurs et les sauvages du nouveau monde – pour arriver à la réflexion très pragmatique et normative sur les signes par lesquels communiquent les sourds et muets – caractéristique d'une période où commence à se développer la volonté d'éduquer les masses.

²⁸ Diderot, *Lettre sur l'éducation des sourds et muets* (1751) ; l'Abbé de l'Épée, *Institutions des sourds et muets par la voie des signes méthodiques* (1776). Voir, sur ce point, Eco 186-87.

recherche d'une langue universelle, de Mersenne et Descartes à l'Abbé de l'Épée. Il s'agira souvent, non pas d'enseigner des signes pour des sons, mais des signes pour des idées. Dalgarno, ou encore Wallis à la Royal Society, défendent ainsi leurs projets en affirmant qu'ils fournissent un moyen simple d'éduquer les sourds et muets. Langue universelle et expression corporelle se rejoignent dans l'élaboration d'un langage pour ceux qui ne peuvent user du langage. La forme la plus évidente de dire sans dire devient un modèle pour repenser la relation entre langage et pensée.

*

Certes, les langues philosophiques demeurent les objets de nombreux projets au XVIII^e siècle (on nommera le courant empiriste des Encyclopédistes, Joachim Faiguet, Jean Delormel, Zalkind Hourwitz, Joseph de Maimieux²⁹), les langues d'utopie constituent encore un thème très important en littérature (*Les Voyages de Gulliver* datent de 1726), le courant élocutionniste et les recherches sur la langue des signes prennent tout leur essor après 1700. On peut, cependant, affirmer que l'on assiste, au cours de cette deuxième moitié du XVII^e siècle, à une sortie de l'utopie, à l'abandon de l'idée quelque peu naïve d'une pensée strictement parallèle au langage, qui caractérise un projet comme celui de la grammaire générale. Il est temps de renoncer à la transparence – renoncement qui se manifeste dans l'écriture littéraire³⁰ –, d'accepter le fait que l'on ne communiquera jamais que de façon oblique, que le dire est toujours médiatisé, que la pensée procède par signes, ces signes étant, pour reprendre l'expression mallarméenne, les " mots de la tribu ". L'herméneutique de l'âge classique soulève des problématiques que l'idéal d'un pur langage formalisé et vidé de ses contenus signifiants et de ses particularités sémantiques n'est pas en mesure de résoudre à lui seul. Si ce qui se conçoit bien s'énonce clairement³¹, même la clarté reste encore une médiation à interpréter et comprendre.

²⁹ Voir Eco 315-39.

³⁰ L'âge du classicisme – et de la transparence – touche à sa fin. On rappellera, ici, que le terme même de classicisme a été employé pour la première fois par Stendhal, en opposition au romantisme, que l'on peut caractériser comme période de nouvelle opacité du mot.

³¹ Boileau, *Art Poétique*, chant 1.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Sources primaires

Arnault, Antoine et Claude Lancelot. *Grammaire Générale et Raisonnée de Port-Royal*. 1660. Éd. L'abbé Fromant. Intr. M. A. Bailly. Genève : Slatkine Reprints, 1993.

Arnault, Antoine et Pierre Nicole. *La Logique ou l'Art de Penser*. 1662. Éd. Pierre Clair et François Girbal. Paris : J. Vrin, 1993.

Bacon, Francis. *The Advancement of Learning*. 1605. Éd. Michael Kiernan. Oxford : Clarendon, 2000.

Boileau, Nicolas. *Satires, épîtres, art poétique*. 1674. Éd. Jean-Pierre Collinet. Paris : Gallimard, 1985.

Bonet, Juan Pablo. *Reducción de las letras y arte para enseñar a hablar los mudos*. 1620. Alicante : Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes ; Madrid : Biblioteca Nacional, 2002.

Bulwer, John. *Chirologia ; or, The Natural Language of the Hand and Chironomia ; or, The Art of Manual Rhetoric*. 1644. Whitefish : Kessinger Publishing, 2003.

Cordemoy, Gerauld de. *Discours physique de la parole*. 1677. Stuttgart : F. Frommann, 1970.

Dalgarno, George. *Ars signorum vulgo character universalis et lingua philosophica*. 1661. London : Scholar P, 1974.

Diderot, Denis. *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient suivie de Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*. 1751. Éd. Marian Hobson et Simon Harvey. Paris : Flammarion, 2000.

Douet, Jean. *Proposition présentée au Roy d'une écriture universelle et admirable pour ses effets, très utile et nécessaire à tous les hommes de la terre*. Paris : J. Dugeast, 1627.

Kircher, Athanasius. *Polygraphia nova et universalis ex combinato-*

ria arte detecta. (1663). Première partie réimprimée dans Schott, Caspar, *Tecnica Curiosa*. 1644. Hildesheim : Olms, 1977. 482-579.

L'Épée, Charles-Michel (Abbé de). *Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques*. 1776. Éd. Jean-Luc Nyon et Benoît Morin. Paris : BIUM, 2005.

Leibniz, Gottfried Wilhelm (von), *Fundamenta calculi ratiocinatoris*, dans *Die Grundlagen des logischen Kalküls. Lateinisch-Deutsch*. 1688. Éd. F. Schupp. Hamburg : Felix Meiner, 2000. 17-27.

---. *Unvorgreiffliche Gedanken, betreffend die Ausübung und Verbesserung der Deutschen Sprache*. 1697. Éd. Uwe Pörksen. Stuttgart : Reclam, 1995.

Lodwick, Francis. *A Common Writing*. 1647. Menston : Scholar P, 1969.

Urquhart, Thomas, *Logopandecteision ; or, An Introduction to a Universal Alphabet*. 1653. Menston : Scholar P, 1970.

Wilkins, John. *Mercury ; or, The Secret and Swift Messenger : Shewing how a Man May with Privacy and Speed Communicate His Thoughts to a Friend at Any Distance ; together with an Abstract of Dr. Wilkins's Essays towards a Real Character and a Philosophical Language*. 1641. Amsterdam-Philadelphia : J. Benjamins Pub. Co., 1984.

---. *An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language*. 1668. Menston : Scholar P, 1968.

Sources secondaires

Eco, Umberto. *La Ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*. Roma-Bari : Laterza, 1996.

Foucault, Michel. *Les Mots et les choses*. Paris : Gallimard, 1966.

Frischhertz, J. Eric. " Laurence Sterne's Treatment of a New Mode of Discourse : Nonverbal Communication in *Tristram Shandy* ". *The Age of Johnson : A Scholarly Annual* 8 (1997) : 255-78.

Pons, Alain. " Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Les Grammairiens, Vairasse et Foigny ". *Revue de littérature comparée* 12 (1932) : 500-32.

---. " Les Langues imaginaires dans les utopies à l'âge classique ". Collectif, *Le Mythe de la langue universelle*. Numéro double monographique de *Critique* 387-88 (1979) : 720-35.

Séris, Jean-Pierre. *Langages et machines à l'âge classique*. Paris : Hachette, 1995.